

Alice Paillereau

Le combat d'une femme



« *L'essentiel est invisible pour les yeux (...)* »

– Antoine de Saint Exupéry –

Verlaine avait raison, au fond de moi je le savais. Mais à deux minutes d'entrer sur cette scène, c'était comme si le temps s'était momentanément arrêté. Le silence autour de moi contrastait avec les battements de mon cœur, de plus en plus forts à l'intérieur, au fil des secondes qui s'écoulaient.

J'étais pourtant de nature sûre de moi mais cela me faisait cet effet-là avant chaque audition, avant chaque casting : c'était ce que l'on nommait très justement le trac. L'attente qui précède une entrée sur scène, l'angoisse qui monte, le doute qui nous envahit... Tous ces maux me rappelaient que dans la vie, tout était conçu de la même façon : avant chaque acte, notre cerveau nous poussait à y réfléchir à deux fois, comme s'il nous envoyait des signaux d'alerte : es-tu bien sûre de ce que tu as choisi ? As-tu raison de t'apprêter à faire cela ? Et si tu te trompais depuis le début ?

Cependant, si nous prenions le dessus sur ces faiblesses-là et que nous arrivions à passer le cap du doute envahisseur, nous nous rendions souvent compte que cela valait la peine de croire en ce que nous faisons et d'avoir l'ambition que nous avons.

La vie était conçue comme un spectacle en somme. La métaphore me plaisait, sans pour autant m'aider, tant l'attente à ce moment précis était insupportable.

Les applaudissements après l'interprétation de la *Pathétique* de Beethoven avaient l'air sincère et chaleureux. Cela ne me rassura pas. Manon sortit de scène le sourire aux lèvres, et moi il me sembla que j'allais tomber.

C'est à mon tour. Je pense à ma métaphore. Le spectacle. La vie. J'inspire profondément. Allez, tu n'as plus le choix, me dis-je en essayant de me motiver et de me rappeler ce pourquoi j'étais là. Dans la vie c'est comme ça : parfois on n'a plus le choix. Il faut juste savoir l'accepter.

Et puis Verlaine a raison. Au fond de moi je le sais :

« *De la musique avant toute chose...* »

*

* *

1

« Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie. »

– Confucius –

*

* * *

Je restais parfois sur le côté de la vie, en spectatrice. Comme si je n'osais pas me lancer dans le vide, par peur de l'inconnu. Mais l'ambition et la confiance que j'avais en moi m'avaient sauvée la plupart du temps : là, sur scène, j'avais par exemple réussi à dépasser le trac qui m'avait envahi quelques minutes auparavant dans les coulisses. Toutes ces heures de répétition, tout ce travail, m'avaient encore été utiles ce soir-là.

A force d'expériences, je m'étais très tôt rendu compte qu'au lieu de regarder sa vie passer, d'en être spectateur, de la rêver, il fallait la vivre. En être

acteur. J'avais de l'ambition, et je gardais donc ce projet fou en tête de devenir un jour une grande pianiste.

Je ne savais néanmoins pas quoi penser de ma prestation. J'avais joué en ne pensant à rien, en étant dans ma bulle, veillant bien évidemment à ne faire aucune fausse note. Mais peut-être n'avais-je justement pas mis assez de cœur dans mon interprétation.

Mon professeur me l'avait pourtant assez répété : « Tu n'es pas une machine. N'oublie jamais que ce sont tes émotions qui doivent prendre le dessus sur la technique ».

Les paroles de mon professeur avaient beau être ancrées dans mon cerveau depuis longtemps, il faut croire que je ne les avais pas mises en pratique ce soir-là.

Pourtant, cette audition me tenait à cœur, j'aurais dû mettre tous les sentiments du monde dans mon interprétation. La gagnante avait le privilège de partir en tournée avec un groupe de la région, dont j'aimais beaucoup les musiques et les textes. Deux violonistes, une contrebassiste et un guitariste constituaient ce groupe. Et, pour leur tournée estivale, ils cherchaient une pianiste. J'avais lu l'annonce dans le journal local et il m'avait semblé logique d'y postuler.

L'audition avait donc lieu en public, en présence du groupe. Et nous devions toutes interpréter un morceau de musique classique pour qu'ils évaluent notre réel niveau.

Néanmoins, il n'y avait qu'une place. Qu'une seule gagnante. Et quelque chose au fond de moi me disait que ce ne serait pas moi ce soir-là.

*
* *
*

L'hiver semblait s'éterniser. Nous étions au mois d'Avril et le soleil tardait à se montrer dans notre région nantaise. Cela faisait tout juste une semaine que j'avais passé l'audition pour pouvoir faire partie du groupe *The Thread*. Sur dix candidates, je ne me faisais guère d'illusions.

Le téléphone sonna. Ma mère me le tendit :

- Adèle, c'est pour toi.
- C'est qui ? Chuchotai-je.
- Le manager du groupe, Eddy.

La conversation téléphonique ne dura pas longtemps. Juste le temps de confirmer les pensées présentes dans mon esprit depuis ma sortie de scène.

Ma mère vit à ma tête que ce n'était pas une bonne nouvelle mais me posa quand même la question fatidique :

- Alors ?
- Manon a gagné. Voilà.
- Ma puce, ce n'est pas grave. Tu auras d'autres occasions.

Je ne la regardai même pas, la bousculai en passant et claquai la porte de ma chambre pour m'y enfermer. Je l'entendis gémir en la bousculant. Elle avait déjà mal dans le haut de sa jambe, j'avais dû lui déplacer quelque chose, pensai-je ironiquement.

Je m'allongeai sur le lit.

25 ans. Bac plus cinq. Pas de métier. Ces mots tournaient en boucle dans ma tête. Quelle idée avais-je eue ? Croire que je pourrai faire de ma passion un

métier, croire que je pourrai vivre de la musique. 25 ans. Bac plus cinq. Pas de métier. J'en étais là. Sans être capable d'avancer plus.

Je voulais gagner ma vie en jouant du piano et je n'étais pas capable d'être choisie parmi dix candidates. Et si je faisais fausse route ? Comment pouvions-nous savoir si c'était le bon choix, la bonne voie que nous empruntions ?

Je ne vivais que pour ma passion, et un échec comme celui-ci pouvait me faire douter pendant un certain temps. Tellement je gardais toujours en tête la volonté d'être la première, plus rude était la chute.

Dans ces moments-là, plus rien ne comptait. Ma famille n'était pas apte à comprendre quoi que ce soit. Je n'avais pas répondu à ma mère, et ne souhaitais pas lui parler. Personne ne servait à rien dans ces cas-là.

Je me couchai et ne descendis pas manger. Je m'endormis tôt en souhaitant très fort rêver de ma future grande carrière de pianiste.

*

* *

2

« *Mais parfois la vie te surprend, te renoue, te secoue Et les vagues de son agitation te submergent d'émotion L'action succède au calme. Le silence est recouvert par le vacarme.* »

– Kery James –

*

* *

Jouer le *Nocturne en Do dièse mineur* de Chopin me détendait. C'était la musique de l'un de mes films préférés, *le Pianiste*, de Roman Polanski, et également le morceau préféré de mes parents. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination mais j'avais cette douce impression que lorsque je l'interprétais, tout se calmait autour de moi et que rien n'était impardonnable.

C'est sûrement pour cette raison que je me mis au piano ce matin-là, comme pour me faire pardonner de

mon comportement de la veille. Comme si la belle musique pouvait gommer toutes nos erreurs finalement. Il faut dire que cela m'arrivait souvent d'en user. Ma mère trouvait quant à elle que j'en abusais. Peu importe, je jouais.

Tout semblait s'être adouci autour de moi, après que ma porte de chambre eût claqué la veille. Le calme après la tempête. Cela ne me permettait néanmoins pas d'évacuer l'idée que ma carrière de musicienne restait pour le moment au point mort. N'avais-je pas de trop grandes ambitions pour la « petite » personne que j'étais ? Je commençais sérieusement à me poser la question. C'était bien joli de courir les concours et les castings mais en attendant il fallait « vivre ». Le job de baby-sitter que j'avais ne me garantirait pas un confort financier *ad vitam aeternam*.

Mon portable vibra et interrompit le cours de mes pensées ô combien passionnant.

– Adèle, c'est Sylvain. Dis-moi, est-ce que ça t'intéresserait d'accompagner une chorale de trente personnes au piano ? Ils chantent de la variété internationale, et la première sélection a lieu le 23 Mai.

Mon professeur avait débité cette phrase d'un trait, je n'avais plus qu'à lui donner ma réponse et il raccrocherait.

– Euh... Pourquoi pas oui. Envoie-moi les infos nécessaires par mail.

– Très bien. Allez bonne soirée Adèle. A bientôt !

– Bonne soirée à toi et merci encore.

Nous nous connaissions depuis mes sept ans, cette familiarité prof-élève, bien qu'elle pût surprendre parfois, était somme toutes logique, dix-huit ans après.

Encore une nouvelle opportunité de briller s'offrait à moi, sans que j'aie à courir les castings et autres auditions. C'était à se demander si le destin souhaitait finalement que je m'obstine sur ce projet fou.

Il fallait que je travaille des morceaux pour l'audition. J'en choisis deux qui me paraissaient appartenir à la variété internationale et, sans plus attendre, je me mis à répéter tout l'après-midi avant d'aller garder les deux enfants dont je m'occupais dans le cadre de mes fameuses « soirées baby-sitting. »

A la maison, je ne parlais à personne. Mes frères étant partis depuis longtemps, j'étais seule avec mon père, ma mère, mon piano. Et il s'avérait que ce dernier m'intéressait bien plus que mes parents. J'étais dans mon monde : je ne vivais que pour obtenir une fichue place sur une scène.

Mon père le savait, et il me faisait souvent savoir que j'étais égoïste dans mon comportement, que je n'écoutais pas les autres, que je ne voyais personne à part mon piano et moi-même, que mon ego était surdimensionné et que je ne vivais que pour briller.

Je ne le contredisais pas, car en un sens il n'avait pas tort. Je voulais briller, sur scène. Vivre de ma passion. Cela signifiait pour moi être reconnue et aimée par un public, prendre du plaisir à jouer et à ce que l'on me regarde. C'était mon ambition. Et cela en irritait plus d'un ; J'entendais çà et là des « Mais tu ne peux pas trouver un vrai métier ? », « Il faut toujours qu'elle en fasse trop », « Elle a les dents longues celle-là », « Ce n'est pas la modestie qui t'étouffe », « Tu n'as vraiment

pas la tête sur les épaules », « Redescends sur Terre ma pauvre ! », et bien d'autres.

Mais je n'écoutais pas les critiques. Je me concentrais sur mon projet. Et rien ni personne ne me ferait abandonner.

*
* *

23 Mai. Jour J. A 14 heures, je me rendis à l'audition et j'étais la première étonnée de ne pas me sentir anxieuse, contrairement aux fois précédentes. J'avais répété quotidiennement mes deux morceaux et je n'étais étonnamment pas stressée à l'idée de les interpréter devant le chef de chœur.

Je jouai successivement l'accompagnement de *Memory*, habituellement interprétée par Barbra Streisand, et *Heal the world*, de Michael Jackson. Le chef de chœur sembla satisfait de ma prestation, ou alors était-ce ma « prétention » qui me faisait penser cela...

Il me remercia en me précisant qu'il m'appellerait pour me donner la réponse. Je rentrai chez moi pour 15 heures.

Un post – il était collé sur la table de la cuisine – tellement j'étais bavarde, mes parents préféraient me communiquer les choses par écrit – sur lequel mon père me « disait » qu'il était parti amener ma mère à son rendez-vous chez le médecin, puisqu'elle n'était pas capable de conduire à cause de sa jambe.

Je me souvins l'avoir bousculée quelques jours plus tôt et m'en voulus : j'espérais quand même ne

pas lui avoir déplacé ou foulé quelque chose, comme je l'avais pensé ironiquement après-coup.

J'oubliai cela et me mis au piano : dans le cas où je serais sélectionnée pour la seconde audition, il fallait que je m'exerce. J'arrêtai de répéter à 18 heures et fus surprise d'avoir joué si longtemps.

Le téléphone sonna. « Déjà la chorale ! » pensai-je. Je décrochai, impatiente.

– Oui, Adèle. C'est papa. Ecoute, je suis à l'hôpital là, avec ta mère. Le médecin voulait qu'elle passe des radiographies en urgence. Elle les a passées...

– ...

– Bon. C'est grave. Autant te le dire tout de suite.

– ...

– Adèle ? reprit-il d'une voix tremblante.

– ...Oui, murmurai-je.

– Tu sais, son cancer du sein il y a dix ans. Il semblerait que ce soit une récurrence. La biopsie le confirmera.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes ? Une récurrence ce serait au sein : c'était au sein y'a dix ans ! m'énervai-je.

– Non, Adèle. Je te parle de métastases. Ce sont les mêmes cellules cancéreuses qui reviennent mais à un autre endroit du corps ; En l'occurrence, c'est à la hanche, sur l'os. Il va falloir l'opérer, et elle aura un traitement ensuite.

– ...

– Adèle ?

– ... L'opérer de quoi ?

– Les métastases apparaissent sur le col de fémur, donc pour qu'elle puisse marcher et pour qu'elle n'ait